

Trimestriel N°4 — Juillet 2021

CAMARADE !

PAR ET POUR LES JEUNES SYNDICALISTES



SOMMAIRE

DOSSIER THÉMATIQUE

- 2 Interview Compagnie Maritime
- 5 Interview METAL

SECRÉTARIAT

- 6 Statut d'artiste
Chômage temporaire
- 7 Vacances jeunes

CONTRIBUTION EXTERNE

- 8 En suivant les pas perdus
- 9 Nathan

BANDE-DESSINÉE

- 10 Secteurs essentiels



ÉDITO JUILLET 2021



CATHERINE OPALINSKI
Coordinatrice des Jeunes FGTB

Cette année et demi de confinement nous a démontré l'importance des secteurs de la santé, des services publics et aux personnes, des travailleur-euses de première ligne, des métiers de proximité...

Egalement, nous n'aurions pu supporter cet enfermement sans la musique, le cinéma, la littérature et pourtant, les acteurs et actrices de ces métiers, depuis les « petites mains » jusqu'aux artistes, sont les grand-es oublié-es de cette crise.

La « télé poubelle » a pu régurgiter ses émissions abrutissantes sans interruption alors qu'aucune alternative pérenne n'a été proposée pour y diffuser les œuvres de compagnies de théâtre à l'arrêt ou les programmations de festivals quels qu'ils soient. Cela aurait pourtant permis de maintenir l'emploi des technicien-nés comme des artistes.

Les voix de ce secteur essentiel n'ont que trop peu été entendues dans les instances gouvernementales ; il aura fallu s'imposer « illégalement » lors de rassemblements, d'un concert dans une église ou encore sur une scène du 1er mai pour enfin être écouté-es.

Aujourd'hui, notre « Camarade ! » veut modestement donner la parole et montrer son soutien au secteur. Pour les Jeunes FGTB, la jeunesse se construit aussi à travers la culture ; il est important de la rendre accessible à toutes et tous et d'en faire une priorité contrairement à ce que le gouvernement a pu décider.

Qui sommes-nous ?

Les Jeunes FGTB sont un mouvement progressiste et autonome. Nos membres adhèrent aux idéaux antiautoritaires et aux objectifs de révolution sociale de la FGTB. Nous nous voulons être une force de changement et d'innovation, y compris au sein de la FGTB. Nous souhaitons construire des rapports de force en développant une dynamique participative, avec le contrôle travailleuses et travailleurs et des étudiant-e-s.

Les Jeunes FGTB agissent pour un changement radical de société où chacun puisse jouir de tous les droits en sa qualité de femme et d'homme, où le partage de toute forme de richesse et l'égalité entre toutes et tous soient effectifs. Elles et ils agissent pour un réel développement durable et universel. En ce sens, nous rejetons les valeurs du capitalisme et du néolibéralisme. Ensemble, nous luttons contre l'exclusion et toute forme de discrimination.

Les Jeunes FGTB poursuivront leurs buts en collaboration avec tout groupe qui a les mêmes objectifs ou la même vision de l'action à mener, tout en gardant leur indépendance. Dans cette perspective, nous nous prononçons sans ambiguïté pour la primauté de l'action interprofessionnelle et universaliste – espace par excellence de la solidarité – et contre tout corporatisme.



RENCONTRE AVEC LA COMPAGNIE MARITIME, COMPAGNIE DE THÉÂTRE ACTION DE LA RÉGION DU CENTRE

DOSSIER THÉMATIQUE

Nous sommes partenaires pour le spectacle « Et voilà le travail ! ». Nous leur avons demandé comment ils ont fait face à la situation et, en croisant leurs points de vue, comment ils envisagent « demain » ? Nous échangeons avec les trois comédiens de la pièce : Dany, membre fondateur, Chloé qui assure la transmission et François qui travaille ponctuellement avec la compagnie.

Sylvain MICHIELS
Animateur Jeunes FGTB

Comment la compagnie Maritime, votre bateau, a-t-il surmonté ces différentes vagues ?

Dany : Nos spectacles « Liker », « Et voilà le travail ! » et nos différents ateliers furent reportés. C'était la « cata » mais on espérait que ça redémarrerait vite. On a eu la chance que des demandes d'interventions pour des projets déjà engagés soient maintenus pour des formations, par exemple avec l'ONE sur les violences intrafamiliales ou pour le secteur des Titres-Services. Ces deux projets importants ont continué avec des formes adaptées : captations, films diffusés en milieu professionnel, formations ciblées, etc. Ces activités nous ont apporté des rentrées financières indispensables et nous ont permis de ne pas avoir recours au chômage temporaire ! On a aussi demandé et obtenu deux aides « fonds d'urgence Covid19 » et rentré un dossier auprès du Fonds structurel des arts de la scène.

Quelle est votre actualité ?

D : La création du spectacle « Dehors », la suite de l'atelier sur le « Burn out » à Namur, et avec les bénéficiaires du CPAS de Binche, la suite des formations autour des Titres Services. Et bien sûr la diffusion de « Et voilà le travail » et de « Liker ».

Chloé : Certains projets sont prêts, ils ont été tournés il y a quelques mois, l'actualité est qu'ils doivent être diffusés.

D : Ce qui va surtout nous occuper est l'organisation de la diffusion de nos différents projets, vu que les organisateurs, les salles et centre culturels sont assez frileux. Nous avons envoyé un courrier « à l'ancienne » pour reprendre contact avec nos éventuels partenaires et on espère avoir des retours. Donc l'actualité c'est surtout préparer « demain » ! Vu la situation exceptionnelle que, dans le secteur non plus, nous n'avons jamais vécu. Une actualité assez particulière est que Maritime, par le travail théâtral réalisé avec les ouvrières et les ouvriers de Royal Boch, entre au Musée Keramis à partir du 24/25 juin, pour célébrer les dix ans de la dernière faillite. Un espace du musée sera consacré à la création et aux représentations de « Royal Boch la dernière défaillance » joué de 2012 à 2016, en Belgique et en France, comme témoignage de ce qui s'est fait après la fermeture de l'usine. C'est sans doute une des premières fois qu'une compagnie de Théâtre Action « entre au musée » avec ses décors, ses photos, ses costumes, etc. Des rencontres thématiques seront articulées entre la culture et le monde du travail.

Quelle est votre impression générale sur la situation ?

C : Pourrais-je encore pratiquer mon métier ? Les crises que nous traversons vont-elles tout changer ? Des questions que j'imagine plein de gens se sont posées mais ça n'a pas duré parce que nos partenaires et nous avons pu adapter les différents projets. Par exemple, pour « liker »,



deux scènes ont été tournées sous forme de vidéo dans le cadre de formations sur l'égalité femme-homme. Pour l'ONE aussi, des saynètes étaient écrites pour évoquer la souffrance des enfants éduqués dans des situations de violence. On n'a pas pu les présenter mais on les a tournées... donc totalement un autre travail qu'on a dû découvrir, tant au point de vue logistique, financier que créatif !

François : La Culture a subi une défaite à la fois idéologique, sociale, économique. Des jeunes et moins jeunes ont dû se rendre aux banques alimentaires. Y a eu le fameux Fonds « sparadrap » par exemple, qui porte hélas très bien son nom. On parle toujours du secteur en citant son poids économique mais ceux qui travaillaient déjà dans les conditions les plus précaires ont morflé à fond pendant la crise. Ce qui était positif, c'est que des artistes s'ouvraient à d'autres précaires alors qu'on était habitués à ce que chacun-e lutte dans son secteur. J'ai vécu par procuration ce que je dénonce depuis les grèves d'Avignon en 2014, là où je fus malgré moi le porte-drapeaux de la délégation Belge, à savoir qu'il faut mener des actions ensemble avec les différentes victimes de l'intermittence de l'emploi, être moins corporatiste. Aujourd'hui ça devient audible, brusquement, il y a une ouverture à la conscience politique.

D : Qu'est-ce que cette pandémie raconte du monde, de nous ? D'un aspect écologique tout est systémique bien sûr. Mais j'ai surtout été étonné des fractures que ça crée à tous niveaux de la société, dans tous les sens : amis, famille. En fonction de l'expérience personnelle ça nous touche ou pas. En terme de liberté, je me suis souvenu que lors d'un atelier d'écriture, j'avais proposé comme consigne : « hier, où étiez-vous ? » Un participant m'avait répondu qu'hier encore il était en prison, depuis 17 ans, et que c'était son premier jour de liberté... j'ai repensé à sa façon d'aborder le confinement, alors que moi j'ai découvert cette étrange sensation d'être restreint dans ma liberté et que depuis toujours je peux aller où j'ai envie.



DOSSIER THÉMATIQUE

Comment avez-vous fait pour adapter votre approche, vous qui utilisez le théâtre action comme outil au milieu du public, en débat avec lui, voire pris comme acteur?

D : On n'a plus pu, on a plus eu d'outil...

F : J'avoue avoir « triché » un peu, j'ai répété pour monter un spectacle de théâtre « invisible » qui se joue en rue. J'ai décidé de prendre ce risque un peu calculé... c'est un choix. Là j'ai réalisé comme c'était incroyable comme cela me manquait ! Les vrais contacts, le langage corporel, les regards... le théâtre c'est l'art du vivant donc c'était très fort, bosser avec cette troupe qui voulait monter un spectacle pour dénoncer la répression des sans-abris !

C : On a pensé un truc qui peut se jouer « Dehors », d'où le titre. On ne sait pas combien de temps durera la crise donc créons un spectacle en plein air et qui pourra se jouer en intérieur si besoin. On en a discuté avec Fabien (autre comédien de la compagnie), on a eu envie d'aborder cette dimension de connexion, visuelle, présente, etc. Et de pouvoir revoir le public. On a aussi joué « Consultation populaire » (sur les réfugiés) cet été en plein air. Adapté au thème Covid et aux effets du confinement, tout en gardant le caractère interactif du spectacle. C'est une toute autre approche, une toute autre manière de capter le public qu'en salle.

F : J'ai eu, l'été passé, l'occasion de travailler en plein air et j'ai refusé. Bon, j'ai pu me le permettre parce que je touche ma retraite. J'ai réalisé que je n'avais pas envie de faire l'amuseur public dans le BW parce que c'était alors la seule forme autorisée pour faire du théâtre ; je n'y ai pas trouvé de sens. Recommencer « comme avant » ? Ça questionne sur le rôle de la culture. Ça m'a rappelé une discussion avec de jeunes comédiens quand j'étais en tournée au Burkina Faso pour un festival de théâtre : un metteur en scène m'a dit : « On en a marre des sujets qu'on nous coltine ; on ne reçoit du pognon des ONG que si on traite du Sida, de l'excision, etc. Nous, on aimerait bien aussi avoir de l'argent pour monter du théâtre comme vous : Brecht, Shakespeare, des auteur-es contemporain-es... ». Avoir ce choix de porter librement ton regard sur le monde et décider sous quelle forme tu le partages ! Quelle culture veut-on ? Et puis, la réouverture « comme avant » est-elle un but en soi ? Pour le Collectif des Intermittent-es et Précaires en France la réouverture des théâtres était la dernière des revendications alors qu'ici c'était la première. Ils mettent la priorité sur la lutte contre le plan de réforme de l'assurance chômage proposé par Macron, parce qu'ils et elles sont concerné-es comme tou-te-s les autres travailleur-euses précaires alors qu'ici en Belgique, certains débats dans les AG d'occupation de « Still Standing for culture » tournaient autour de laisser oui ou non rentrer des Sans-papiers pour participer ou squatter les occupations. Tout dépend de ta conscience politique et dans quel cadre tu places le débat.

Le statut d'artiste est un statut compliqué, avez-vous des pistes pour améliorer ce statut ?

F : Pas statut « d'artiste » justement, mais plutôt d'intermittent-es du spectacle de manière plus transversale. Revoir la manière dont les revenus sont pensés pour les travailleur-euses culturel-les. Du droit aux allocations dès la sortie de l'école (que j'ai connu !), on est arrivés à devoir les « mériter », dans le cadre des politiques d'activation sociale. Structurellement, il n'y a pas assez d'argent pour la culture et le statut d'artiste est en fait un statut de chômeur-euse. Ce qu'il faudrait distinguer, c'est « l'emploi » du « travail », encourager un travail utile, l'utilité sociale... Quant aux revendications pour un véritable statut social des travailleur-euses culturel-les, elles doivent être basées sur la valorisation du travail dit « invisible » : auditions, temps de création, production, diffusion...

D : Quand on a interdit l'esclavage, on a indemnisé... les esclavagistes, pas les victimes ! On a un peu tendance à être toujours là-dedans. L'État au service des puissants et non des faibles, des oppresseurs et non des

opprimé-es. J'ai toujours été actif dans le Théâtre Action et en lien avec l'Education Permanente, et j'ai toujours été étonné que le secteur culturel soit peu présent dans les actions/manifs de l'associatif. Le terme « artiste » installe une distance.

Avez-vous eu besoin du syndicat ? Quels sont selon vous les éléments qu'il peut améliorer voire mener ?

D : Un fameux travail : remotiver et mettre les travailleur-euses ensemble. Travailler à la détermination d'objectifs communs. La redéfinition aussi du projet de société que le syndicat devrait prendre en main puisque les politiques ne le font pas, ou plus.

F : Par principe et depuis toujours, je suis convaincu de la nécessité d'être syndiqué-e (et depuis que je suis comédien au Setca culture). Le problème des travailleur-euses de la culture est qu'ils et elles sont des travailleur-euses individualisé-es, fragilisé-es par leur intermittence (comme les intérimaires, les ubérisé-es, etc.). On pratique nos métiers dans un petit milieu où tout se sait et on est d'autant plus à la merci du patron, cela n'aide pas à la conscience de classe et fragilise la solidarité. Bien que nos conditions de travail se soient dégradées, pour pouvoir être engagé-e ou réengagé-e plus tard dans les mêmes théâtres, beaucoup se sentent obligé-es de les accepter. Avant de travailler dans le théâtre, j'ai été délégué en entreprise, donc

dans une forme d'organisation que le secteur n'a pas sauf exceptionnellement dans les « grosses maisons ». Le gros problème, exacerbé pendant cette crise est que le syndicat est vécu, en tant qu'organisme de paiement, comme une espèce de courroie de transmission directe de l'Onem, donc vu comme un syndicalisme de service, rien d'autre, qui de plus fait mal son boulot. En tant que « payeur », certains dossiers sont bloqués. Administrativement, l'accès au Chômage Temporaire Corona a été très compliqué dans tous les secteurs... mais en tant qu'artiste cela s'avérait comme un vrai parcours du combattant. Or ce sont ces mêmes organisations syndicales qui vont aller négocier un nouveau statut, sans connaître parfois grand-chose du terrain. Heureusement, ils seront « coachés » par les Fédérations professionnelles et l'UPAC-T même si ces dernières sont assez corporatistes. Oui, tu as beau la défendre par principe, au sein du secteur, l'organisation syndicale est très mal perçue.

Quelle lutte vous tient particulièrement à cœur pour le moment au point que vous comptiez l'aborder comme prochain combat/spectacle ?

D : Tout est lié, comme dans « Et voilà le travail », tout ce qui a trait aux travailleur-euses précaires. La situation des 140.000 travailleuses des Titres-Services, par exemple. Tout ce qui est autour. Sur cette nouvelle forme d'esclavagisme, payée mais combien ? Toute cette « ubérisation » du monde du travail, comme pour les chauffeur-euses de taxi, les livreur-euses, les camionneur-euses... C'est ça qu'on démontre et démonte dans « Et voilà le travail ! ». Totalement aberrante pour les travailleur-euses ou ceux et celles qui les défendent, ou alors sauf si le but était de créer la zizanie entre les travailleur-euses.

F : Aujourd'hui, ces emplois « ubérisés » sont occupés essentiellement par des travailleur-euses « racisé-es », seule manière de travailler pour certain-es, déjà victimes de toutes formes de discriminations. Pour les sans-papiers, il existe même des intermédiaires qui « louent leur nom » et prennent une commission sur le peu qu'ils et elles gagnent. Tout un pan de l'économie repose là-dessus : en termes d'emploi, ce qui n'a pu être délocalisé, est désormais occupé par des gens exploitables à merci.

D : Autre débat, ça fait des années qu'on signale que les écoles de théâtre produisent un nombre important que le « marché » ne peut absorber, ce n'est pas qu'il y en a trop mais c'est lié au manque de moyen et à la pauvreté de la culture...

– François

DIFFUSION en ce moment :

« Et voilà le travail » + « Liker »

24 ou 25 juin 2021 : entrée au Musée Keramis pour « Royal Boch la dernière défaite »

CRÉATIONS en cours :

Spectacle « Dehors »

Suite de l'atelier Burn-out

Suite des formations autour des Titres-Services avec les bénéficiaires du CPAS de Binche

Quelle sera votre première reprise face au public ? Quel sujet traiterez-vous ?

C : « Dehors », il s'agira d'une « petite forme » donc 40 minutes maximum, partant d'une lecture de texte en « streaming live » (filmée en direct) pour les internautes et soudain y a un « bug » de connexion alors un des 2 comédiens explose, remet en doute sa raison d'être là. Nous aborderons ces notions aux liens réels, à la connexion, la déconnexion. Le fait d'être tellement occupé par son ultra connexion à un monde virtuel qu'on finit par se déconnecter de la « vraie vie ». C'est toujours en cours de création.

Avez-vous participé à des mouvements « de réappropriation » de l'espace public comme « Still standing for culture » ? Quel regard portez-vous sur ce genre d'événement, quel est celui qui vous a le plus parlé ?

D : Oui, on a participé à La Louvière aux actions au théâtre et au Quartier théâtre. Il fallait le faire mais cela a touché le public concerné, un peu du réchauffement entre soi, avec parfois une porte ouverte vers l'extérieur. Je l'ai vu plutôt comme une piqûre de rappel « on est toujours là ». Ça n'a pas été un mouvement social ni une révolution, un peu une autre manière de faire une Carte Blanche.

C : Certaines actions avaient été bien organisées et le message était clair mais il y a eu des dérives, j'ai participé à l'une assez décevante car, oui, ok, on a tou-ttes l'envie de se rassembler, mais il n'y avait aucun autre message que « on est rassemblé-es, bourré-es et collé-es les un-es aux autres ». Quand j'ai vu cela j'ai regretté le manque d'équilibre entre se comporter comme de gentils petits moutons et totalement bafouer les règles de sécurité. J'ai trouvé que ce n'était pas le moment, ça m'a énervée car j'ai eu l'impression que le message qu'on voulait passer se déforçait. Ça n'a pas été ça comme ça partout heureusement !

F : Ce qui était positif, par contre, c'est que lors des occupations, les artistes de différentes disciplines se sont mélangé-es, ont appris pour certain-es les actions, l'expression revendicative, la politique quoi ! Je retiens surtout le 1er mai de lutte à l'appel de la CGSP ALR et des mouvements de gauche et d'extrême gauche ; ça a créé une rencontre des différent-es acteur-trices, des gens qui occupaient la monnaie et des sans-papiers de l'Eglise du Béguinage occupée se sont exprimés et ont provoqué un engouement, pas que des gens de la culture en plus. Bon, c'est un peu passé au bleu à cause de la Boum au bois de la Cambre...

Quel message voudriez-vous passer aux jeunes, pour que le plus grand nombre ait envie de découvrir votre univers ?

D : Venez voir « Et voilà le travail » parce que vous ne serez peut-être pas d'accord, et c'est ce qui est intéressant : nous devons voir ensemble ! Le spectacle est également lié à notre histoire, à la compagnie Maritime, nous sommes issu-es du monde du travail, cela fait partie de nous, ce n'est pas un sujet qu'on aborde mais c'est une continuité.

F : Le personnage interprété par Chloé incarne le grand « bousculement » du monde du travail. Bien loin de nos horizons mythiques de plein emploi qui ont pris du plomb dans l'aile depuis longtemps. Faut bien dire que si on en est arrivé là, c'est à cause des défaites ; le syndicat n'a pas rempli sa mission politique, il n'a pas été assez offensif ! En étant essentiellement axé sur la défense de certains conquies, en lâchant d'autres. Sans imposer un rapport de force, il n'a pas lutté de manière déterminée contre l'offensive idéologique du monde libéral qui a complètement détruit les rapports de travail et a engendré tous ces emplois précaires, ces bouts de ficelles pour plein de jeunes travailleur-euses. Sans présenter l'emploi d'avant comme un Eldorado mais plutôt poser les questions : d'où on vient, où on va et comment on s'organise pour qu'on ne continue pas à pleurer nos défaites !

**ET VOILÀ LE TRAVAIL !**

LA COMPAGNIE MARITIME > THÉÂTRE D'IN(TER)VENTION

Écriture > Daniel Adam, François Houart

Jeu > Chloé Adam, Daniel Adam, François Houart

Mise en scène et scénographie > collectives

Dramaturgie > Patrick Lerch

Regards extérieurs > Claude Lemay, Fabien Robert, Daniel Van Hassel

Photographies > Véronique Vercheval

Éditeur responsable > Claude Lemay, 27 rue André Renard, 7110 Houdeng-Goegnies, Belgique
Graphisme > France Olevs



INFO@LACOMPAGNIEMARITIME.BE > WWW.LACOMPAGNIEMARITIME.BE

DOSSIER THÉMATIQUE

INTERVIEW DE 4 MEMBRES DE METAL à L'occasion de L'ACTION DU 28 mai DERNIER à LIÈGE

Raphaël D'ELIA
Chargé de communication

METAL qu'est-ce que c'est ?

Le « Mouvement des étudiantes et des travailleuses des arts en lutte » est composé de travailleur-ses de la culture, étudiant-es et jeunes travailleur-ses ; le nom est au féminin mais regroupe des personnes de tous les genres. Le mouvement traite des questions de législation, de droit du travail au sens large pas que des artistes et de la rémunération dans le milieu culturel. Le mouvement existe depuis 3 ans et nous comptons une vingtaine de membres actif-ves.

On est tou-ttes précaires. On réfléchit à comment en sortir et à la place de la culture au sein de tous les secteurs. Le caractère discontinu du travail touche de plus en plus de personnes. L'emploi est ainsi davantage menacé avec comme conséquences tout ce qui en découle. Il est, par exemple, très dur d'avoir un chômage non-dégressif quand on sort d'une école d'art. On estime que ce sont des luttes à mener de manière transversale, mais on lutte au sein du notre pour améliorer nos conditions sous différentes formes que l'on soit étudiant-e ou travailleur-euse.

METAL a donc travaillé sur la réforme du statut d'artiste ou, à d'autres occasions, a organisé des performances artistiques ou des actions politiques. Comme aujourd'hui devant le Théâtre de Liège ! En effet, celui-ci faisait son « Gala des amis du Théâtre de Liège » : toutes les personnes qui contribuent financièrement au Théâtre. Pour 40€, on a accès à un streaming, donc à regarder de chez soi, il y a des lectures, des rencontres avec des artistes, des échanges entre les mécènes, etc. En bonus, avec ces 40€, on peut retirer une boîte apéro dans un magasin. Et bien qu'on soit des acteur-trices, des travailleur-ses des arts, on ne se sent pas partie intégrante de l'événement. On a donc organisé une contre-soirée : « Le Gala des oubliés du Théâtre de Liège ». Ce théâtre est une grosse structure pour la ville, très subventionnée, nous aurions aimé que cette institution fasse plus pour le secteur culturel pendant cette crise. Or, son travail s'est axé notamment sur la numérisation du secteur culturel et pas vraiment sur la reprise des activités ou pour aider les acteur-trices de la culture.

Pour nous, leur événement « Place aux artistes » prévu pour ceux qui n'avaient pas pu travailler dernièrement, a été particulièrement décevant. Il s'agit d'un appel à projets (donc l'énergie mise à y répondre peut-être potentiellement vaine) qui débouche au final sur une journée rémunérée à hauteur de 250€ ! Un montant qui ne prend pas du tout en compte les répétitions faites en amont, le temps pris pour monter le dossier, etc. On considère donc qu'il y a un souci



« [...] à l'intérieur du secteur
il y a de la lutte des classes ;
les institutions culturelles sont des
structures patronales. On doit donc
entrer dans un rapport de force
efficace pour faire avancer nos
revendications. »

Quel est votre rapport à Still Standing For Culture et quel est votre rapport aux institutions culturelles ?

Still Standing for Culture s'est mis en place à l'initiative d'individus afin de faire entendre les acteur-trices culturels qui sont parmi les méprisé-es, jamais nommé-es dans les CODECO, etc. Il y avait donc cette volonté de faire masse et METAL a mis de l'énergie là-dedans. Des formes d'actions multiples nous semblent nécessaires pour arriver à faire avancer les revendications et « Still Standing » a permis d'organiser des événements de masse, d'avoir une présence médiatique, de moins subir la répression policière, etc. Cependant, METAL met toujours un point d'honneur à rappeler qu'on n'est pas tous égaux, qu'il y a des disparités parce que malheureusement il faut rappeler que la culture est un marché ! D'où par exemple, la reprise de l'appellation « Still Not Standing For Hypocritico-Bourgeois Culture ».

Pour l'occupation de La Monnaie, pour citer un événement en particulier, la direction cherche clairement à fragmenter le secteur culturel. Ces gros acteurs de la culture considèrent que le fait de porter la voix des jeunes précaires déforçerait le secteur dans ses négociations avec le Gouvernement. Là-dessus, La Monnaie ne joue donc pas son rôle de contre-pouvoir parce que sa direction n'écoute pas les artistes qui se produisent dans leurs murs.

Les institutions très subsidiées ont une pression pour ne pas déplaire aux politiques qui les financent. On nous a mis sous un gros chapeau « culture », mais en fait à l'intérieur du secteur il y a de la lutte des classes ; les institutions culturelles sont des structures patronales. On doit donc entrer dans un rapport de force efficace pour faire avancer nos revendications.

avec le Théâtre et la Ville de Liège, qui ne nous ont pas aidé-es et qui ne nous aideront pas. On n'est donc pas tous uni-es, pas tou-ttes ami-es dans le monde de la culture et c'est pour le montrer qu'on est là aussi.

Le but était également que les mécènes et travailleur-ses, qui sont les deux bouts du monde de la création, se rencontrent. La richesse du Théâtre de Liège ne vient pas des donateur-trices mais de ceux qui y travaillent, et ce souvent dans des conditions précaires.

STATUT D'ARTISTE

En Belgique, pour bénéficier d'une allocation de chômage, un-e travailleur-euse de moins de 36 ans doit prêter 312 jours de travail au cours des 21 mois qui précèdent.

Pour qu'un-e artiste accède au statut et bénéficie d'une allocation sans dégressivité un an après avoir effectué ses 312 jours de travail, il-elle devra prouver 156 jours de travail, dont au moins 104 jours avec des activités artistiques sur une période de référence de 18 mois.

Cette condition pose plusieurs problèmes. D'une part, pour avoir accès à ces allocations de chômage, il faudrait que l'artiste réalise des prestations artistiques tous les 3 jours pendant 18 mois. D'autre part de nombreux jeunes, qui parfois combinent des études de longue durée, peinent à bénéficier d'une protection sociale alors que leur secteur est à l'arrêt depuis près de

15 mois. Enfin, quand on parle d'activité artistique, on fait souvent référence à la prestation alors que le temps de création et les répétitions ne sont pas valorisés. Ces éléments font pourtant partie intégrante d'une carrière artistique.

Dans une période telle que nous la vivons actuellement, il va de soi que ces allocations sont primordiales. Il est donc urgent d'apporter des améliorations en facilitant l'accès au statut d'artiste et en offrant une sécurité sociale à tou-tes les travailleur-euses du secteur artistique et créatif en ce compris tou-tes les composantes du métier comme les technicien-nés, par exemple, qui n'ont pas forcément les mêmes droits !

La culture a droit à la reconnaissance qu'elle mérite car elle est souvent déconsidérée et pas qu'en période de pandémie !



CHÔMAGE TEMPORAIRE

Depuis mai 2020, le régime de chômage temporaire (ct) pour force majeure a été ouvert aux artistes et travailleur-euses du secteur culturel dont les événements ont été annulés.

POUR EN BÉNÉFICIER, IL FAUT :

- ◆ que les concerts, expositions, spectacles aient été annulés par une décision du Conseil National de Sécurité ;
- ◆ que ces événements annulés soient programmés entre le 01-05-2020 et le 31-03-2021 inclus ;
- ◆ que le-la travailleur-euse ait été occupé-e dans le cadre d'un contrat de travail quelle que soit la fonction ;
- ◆ une promesse de contrat de travail (nominative) d'un-e employeur-euse ou d'un-e organisateur-riche d'événements avec des justificatifs tels que programme, flyer, etc. ;
- ◆ que ces justificatifs fassent état d'événements prévus avant le 31 octobre 2020, date à laquelle le gouvernement a prolongé l'interdiction de tout rassemblement quel qu'il soit.

DANS LE CAS OÙ CES CONDITIONS SONT REMPLIES, TU PEUX :

- ◆ effectuer une demande de ct au moyen d'un formulaire C32-TRAVAILLEUR-CORONA-EVENEMENT disponible sur le site de la FGTB. Attention, tu ne peux introduire cette demande qu'à partir du 1^{er} jour de la période de ct ;
- ◆ bénéficier d'une allocation de ct pour le ou les jours où tu devais travailler avec un contrat de travail.

Tu dois introduire le formulaire C32-TRAVAILLEUR-CORONA-EVENEMENT pour chaque demande de ct qui suit une période de chômage complet ainsi que pour chaque événement.

Si tu prétends à des allocations de chômage complet pour des périodes entre les jours d'occupation « annulés » pour lesquels tu demandes des allocations de chômage temporaire, n'oublie pas de délivrer ton C4 concernant la fin de l'occupation.

Pour plus d'informations, contacte les Jeunes FGTB !



Voilà l'été ! Tu es dans ta première année de travail ? Tu peux compléter tes congés ordinaires dès la première année !

Les Vacances Jeunes

Les vacances Européennes

Conditions

Études terminées en juin
→ 1 mois salarié (ou 13 journées)
moins de 25 ans

Tu n'as pas droit aux Vacances Jeunes
« Période d'amorçage » : 3 mois (ou 64 jours)

Calcul

3 mois de travail = 1 semaine ;
6 mois de travail = 2 semaines, etc.

Nombre de jours proportionnel à ton régime de travail :
5 jours/semaine = 5 jours, 6 jours/semaine = 6 jours au
bout de la « période d'amorçage » et après celle-ci : 2
jours/mois en plus pour 6 jours/semaine. 1,6 jours/mois
en plus pour 5 jours/semaine.

Financement

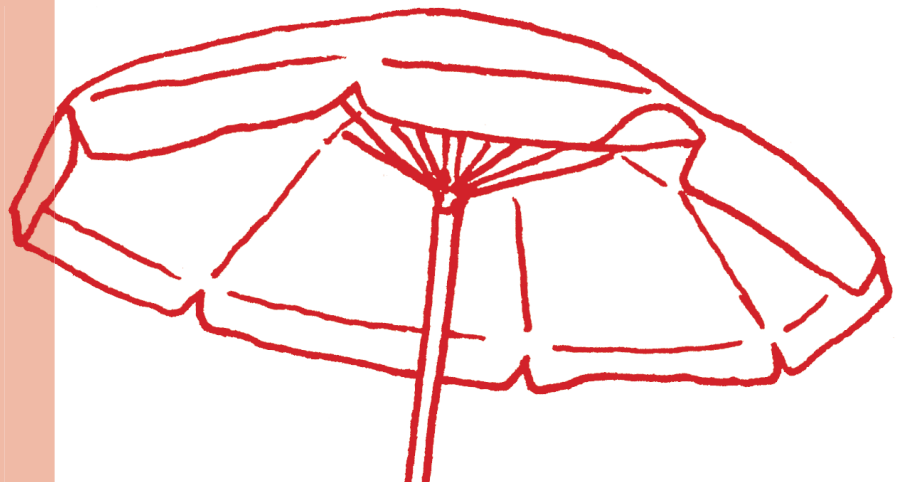
Allocations : 65% de la rémunération brute du 1^{er} mois
duquel tu prends les Vacances Jeunes.
Plafond : 2369,64 €/mois

Tu les finances toi-même car il s'agit d'une avance sur le
double pécule qui sera récupérée l'année suivante ! Elles
sont payées par l'employeur (employé-es) ou par la caisse
de vacances (ouvrier-ères).

Démarches

Formulaire C103, à remplir avec l'employeur et à
remettre à la fin du 1^{er} mois de VJ à ta permanence FGTB.
Ton employeur fera aussi une déclaration électronique
(« scénario 9 ») ainsi que pour chaque mois au cours
duquel tu prendras des VJ (« scénario 10 »). Ces déclara-
tions sont nécessaires pour le calcul de ton allocation.

Il suffit de t'adresser à ton employeur.



Contacte l'animatrice.eur Jeunes FGTB de ta région pour plus d'infos.

En suivant les pas perdus

Lisa Di Sante

Autrice et directrice de Centre Culturel

C'était un mardi. Frédéric sortait de la banque, harassé par sa journée de travail. Lassé de cet immense espace divisé en 200 boxes, séparés par des parois blanches, où les employés étaient rangés comme des sardines.

Arrivé au parking, il se dirigeait vers sa voiture, une grande familiale, quand son regard fut absorbé par une tache de couleur. Un point rouge vermillon sur un vieux mur de parking jauni par les gaz d'échappement, à la peinture écaillée. Normal que ça lui saute aux yeux. Un petit bout de papier, avec juste une phrase : « Si tu veux vivre vraiment, envoie-moi un SMS ». Et un numéro de téléphone. Perplexe, il s'approcha, regarda à droite, à gauche. Personne. Il arracha la petite feuille du mur, la glissa dans sa poche, puis s'éloigna d'un pas rapide.

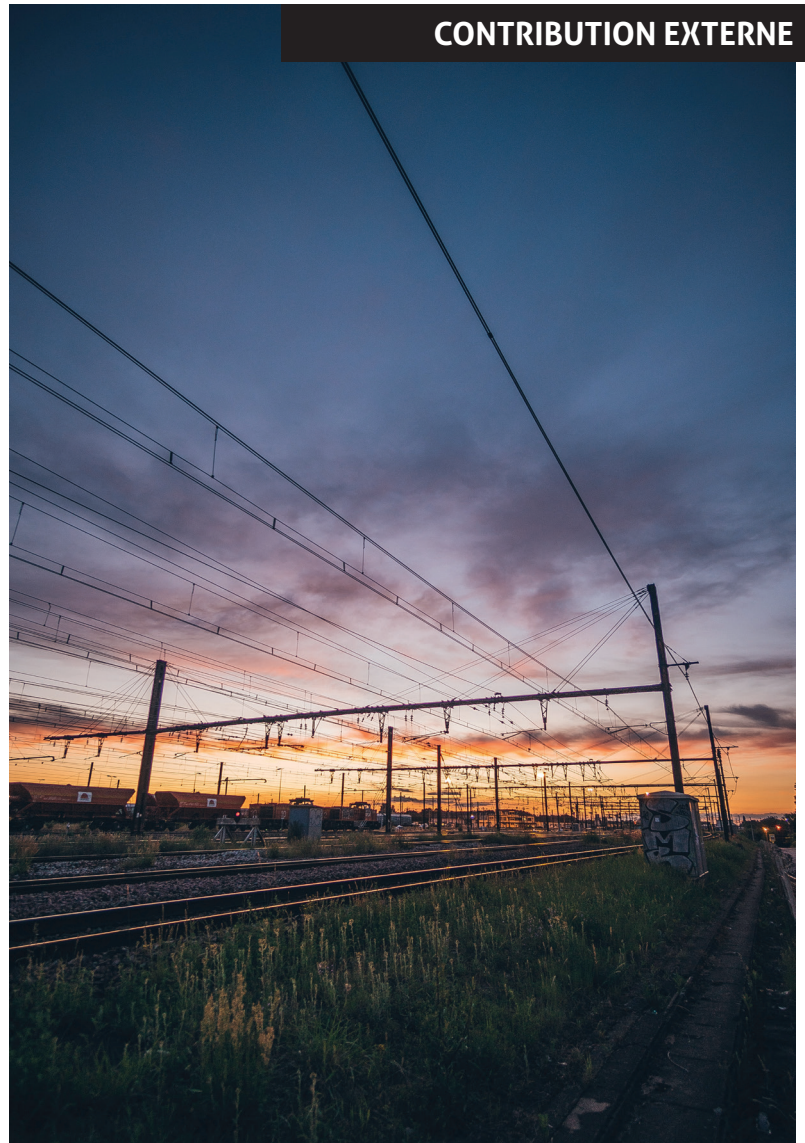
Une fois chez lui, il se consacra aux enfants et aux tâches ménagères. La TV de la cuisine restait allumée en sourdine, avec les anges de la réalité, saison 62. S'il changeait de chaîne, il tombait sur « Succès et sexe » saison 26. La télé réalité avait absorbé tous les autres programmes. D'autres chaînes ne présentaient que des vidéos qui s'enchaînaient sans queue ni tête, des gens ordinaires qui se maquillaient, se coiffaient, se dénudaient, faisaient des chutes, filmaient leur chat...

Quand il était petit, son grand-père lui avait raconté qu'à la TV il y avait des films. De vraies histoires, sorties de l'imagination d'une personne, jouées par des acteurs. Il avait demandé : « c'est quoi, des acteurs ? ». Son grand-père avait répondu : « Ce sont des gens qui font semblant d'être d'autres personnes. Ils jouent à être les héros des histoires inventées ». Cela lui avait paru très étrange. Les seules histoires qu'il avait connues, c'était dans les livres. Il lui était arrivé d'en lire, tout jeune. Mais aujourd'hui, les livres étaient devenus des objets d'antiquité, à exposer dans des vitrines. Ils n'étaient plus utilisés que par quelques excentriques. Ceux-là mêmes qui écoutaient encore des albums de musique. Lire des centaines de pages, imaginer des histoires, demandait trop de temps et d'efforts de concentration. Les vidéos, courtes et concrètes, avaient pris le pas sur tout le reste.

Une fois au lit, il ressortit le papier de sa poche. Un frisson d'excitation parcourut son échine. Toutes les journées se ressemblaient, métro, boulot, dodo. Du plus loin qu'il se rappelait, il en avait toujours été ainsi, pour tout le monde. Mais dans son estomac, il ressentait comme un vide. Un manque. C'en était presque douloureux. « Si tu veux vivre vraiment... ». Il vivait, non ? Il marchait, parlait, bougeait, travaillait... Mais est-ce que c'était vivre, ou juste exister ? « Je veux vivre vraiment », écrivit-il sur son smartphone, et il envoya le sms.

Quelques secondes plus tard, son smartphone retentit dans le silence de la nuit. « Gare désaffectée des pas perdus. Demain. Juste avant minuit. »

Les enfants dormaient paisiblement. Le couvre-feu était passé depuis 22h. Heureusement, la gare des pas perdus était à deux pas de chez lui. Le bâtiment avait encore une allure majestueuse. L'immense porte de bois



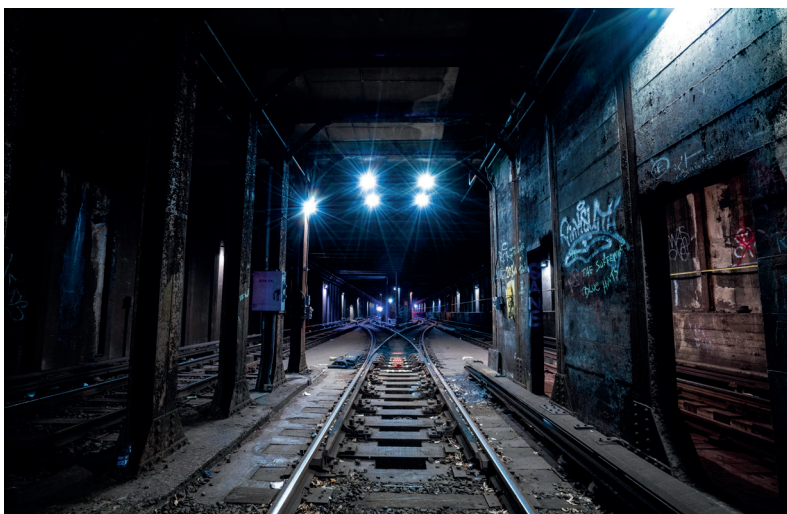
s'ouvrit dans un léger grincement. Il entra. Il faisait complètement noir à l'intérieur. Pourtant, il sentit une présence. Ses yeux s'habituaient petit à petit à l'obscurité, et il aperçut des silhouettes. Il devait y en avoir plus d'une centaine. La panique l'envahit. L'interdiction de tout rassemblement avait été mise en place depuis bien avant sa naissance. On lui avait raconté qu'à l'époque, le virus faisait rage et les vaccins s'étaient révélés inefficaces. L'état avait pérennisé toutes les mesures sanitaires, et si cela avait été très dur pour la génération de ses grands-parents, la sienne n'avait rien connu d'autre. Pas de rassemblement. Pas d'activité de loisirs. Pas d'alcool. Pas de contact rapproché en dehors de la famille. Une distance de sécurité, tout le temps. Un masque. Toujours. C'était ça, sa vie à lui. Celle de ses enfants.

Et là, il pouvait sentir la chaleur des corps des autres, leur souffle dans sa nuque. On va tous mourir, se dit-il. Car même si le virus ne faisait plus de victime, tout le monde savait que c'était grâce aux mesures sanitaires. Tous les jours, dans tous les médias, on leur rappelait qu'il était là, il rôdait dans les parages telle une bête affamée attendant de faucher ses victimes. Il devait fuir.

Soudain, un spot s'alluma dans le fond de la salle. Une lueur orangée. Les chuchotements se turent. Une tenture noire, qu'il n'avait pas remarquée jusque-là, s'ouvrit sur des personnes portant des déguisements étranges. Une femme magnifique, enrobée d'un drapé délicat, surgit :

– *Quatre jours seront bientôt engloutis dans la nuit, et quatre nuits auront bientôt fait couler le temps comme un songe ; et alors la lune, comme un arc d'argent nouvellement tendu dans les cieux, éclairera la nuit de nos noces.*

D'autres personnes apparurent dans des costumes somptueux. Le fond de la salle avait été décoré avec des morceaux de lierre et de la paille. Frédéric n'avait jamais rien vu de tel. Il reconnut ce qu'il se passait là. Une histoire. Mais pas à travers un écran. En vrai. Les acteurs étaient à quelques mètres de lui. Il se sentit happé par l'histoire, les personnages, la féerie, l'imagination. Il se sentit voyager dans d'autres époques, d'autres espaces, d'autres mondes. Il se sentit devenir Puck, Hermia, le roi des fées. Il sentit qu'il faisait partie d'un tout. Lui, les autres spectateurs, les comédiens,



CONTRIBUTION EXTERNE

l'auteur... Un tout indéfectible. C'était ça le sens. C'était ça la vraie vie. Une chaleur immense l'envahit et vint combler le vide au creux de son estomac. Il se sentit empli de joie, d'émotion, de douceur. Enfin complet. Il jeta un œil au visage des autres spectateurs et s'aperçut qu'ils avaient le même sourire béat. A ce moment précis, ils partageaient un lien unique. Et pour la toute première fois de son existence, il se sentit vivant.

Dans le silence religieux qui suivit les dernières phrases de la pièce, au moment où le rideau retombait, des sirènes résonnèrent dans la nuit. Des voitures de police approchaient, elles devaient être nombreuses. Quelqu'un cria : « Fuyez ! Éparpillez-vous ! ». La foule se mit en branle et quitta les lieux par les deux sorties. Tous savaient ce qu'ils risquaient. Frédéric, qui était resté près de la porte, sortit et se mit à courir le plus vite possible. Il arriva chez lui et referma la porte à clé, le souffle court, le cœur

palpitant. Il n'avait jamais eu aussi peur de sa vie. En fait, il n'avait jamais ressenti autant d'émotions en si peu de temps. Il se laissa glisser par terre, et attendit que ses battements ralentissent. Il repensa à ce qu'il avait vu.

Jamais il n'aurait pu imaginer que tant de beauté pouvait exister à deux pas de chez lui. Que des personnes travaillaient dans l'ombre à offrir de la joie aux autres. Bien sûr, il reprendrait sa vie normale, sa vie de tous les jours. Ses interminables journées faites de vides, de gestes tout tracés, de mouvements d'automate. Se lever, aller travailler, revenir, manger, regarder des écrans, dormir. Et toujours recommencer.

Sauf que... maintenant il savait. Quelque part dans la nuit, des gens vivaient. Vivaient vraiment.

Nathan

CÉDRIC GERVY

Professeur et artiste engagé

Examen oral de néerlandais avant-hier. Les élèves passent un par un devant moi, certains confiants, d'autres morts de trouille... Or je ne suis vraiment pas un méchant...

– Aaaaah Nathan, ga zitten, jong ! Gaat het ?

– Monsieur, je peux vous parler d'abord un peu en français ?

Ses yeux... Derrière ce foutu masque, une espèce de lueur de vide, de désespoir total. Or, le Nathan c'est « un des bons », il a ses points, donc ce n'est pas son néerlandais qui coince...

– Dis-moi mon grand...

Putain, il fond en larmes... Oh non, hein, pas un de ces drames familiaux, ou ce covid qui est aussi laid que le mot lui-même, pitié pitié...

– Ça ne va pas, j'en peux plus... Ça fait beaucoup trop longtemps là, je le sens dans tout mon corps, ce manque, cette frustration...

Nathan étant épais « comme un sandwich SNCF » comme disait Renaud, je ne penche pas du côté d'un sport inaccessible... Il se mouche et se reprend.

– Je n'ai plus pu voir un concert, on ne peut plus répéter avec mon groupe, je traîne chez moi sur ma putain de console tous les soirs, j'en ai marre de ne plus avoir mes oreilles qui sifflent après trois heures de gros son, j'en ai marre de plus voir mes potes à la MJ le vendredi ou le samedi avec ce couvre-feu débile, j'en ai marre de du coup boire tout seul, les chopes n'ont plus le même goût... J'en peux plus de Netflix, j'en peux plus d'Instagram... A l'école, avec ce régime moitié présentiel moitié à distance, je passe beaucoup trop de temps sur mon ordi pour aucun plaisir, et quand je vois mes potes en classe, on nous fait bosser dix fois plus. En plus, mes vrais potes sont évidemment versés dans l'autre



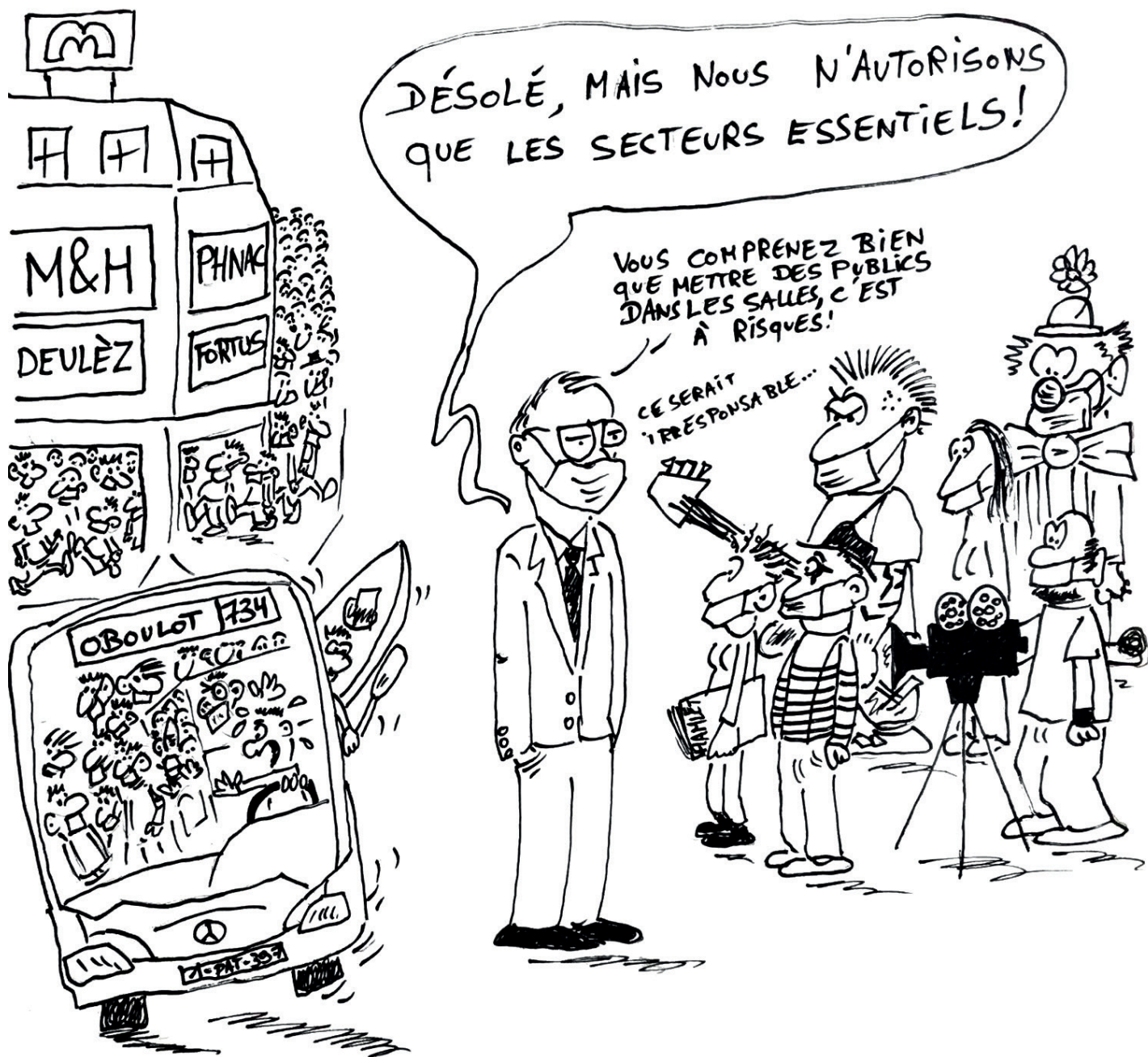
moitié de la classe qui vient les autres jours ! C'est pas une vie et on n'en voit pas le bout ! Mes parents aussi dépriment, mais eux c'est plutôt les restos et les vacances qu'ils ont dû annuler, ça je vous avoue je m'en fous un peu. Rendez-nous la musique, Monsieur, vous qui êtes musicien, dites-moi que ça va aller !!! Merci de m'avoir écouté, ça m'a fait trop du bien... Bon, Meneer, ik ben klaar !

Je mentirais si je vous disais que tous mes gamins étaient aussi « musicaux » que mon (fictionnel) Nathan... Mais la culture c'est quoi pour eux ? Certains sont clairement des « pratiquants » de la MJ, des battles de rap, dans le public ou sur scène, des concerts de metal (combien ne portent pas de t-shirts Motörhead ou Maiden, en CONNAISSANT le groupe :)), mais l'essentiel n'est pas là. La culture c'est du plaisir. Et beaucoup d'autres le trouvent, au hasard, dans des salons Made in Asia, dans des marathons Harry Potter au cinéma, dans des quiz musicaux et autrement que via des horreurs comme zoom... C'est ce mal-être, ce « manque à gagner des points de vie » qui me terrasse (sic). Ils en sont déjà, à quinze ans à peine, à devoir découvrir la notion pantouflarde et déprimante du « metro-boulot-dodo » que normalement on

découvre bien plus tard, quand en tous cas on a choisi de créer quelque chose, quand on a fait ses délires et ses erreurs de jeunesse, quand on a fait « tout ce qu'on pouvait faire avant de fonder une famille » ou en tous cas de s'engager... Ici on leur coupe l'herbe sous le pied, sans qu'ils comprennent, autrement que via les infos qui les agacent, à quel point ça les concerne finalement pour du vrai.

Ils ont, pour la plupart, absolument suivi toutes les règles, sanitaires et autres, mais ne voient pas la fin de la « retenue sur sale air »... Et ce ne sont pas les perspectives « peut-être on verra bien, moyennant certaines conditions etc » qui leur redonnera un sourire radieux derrière le masque derrière lequel ils n'en peuvent plus d'étouffer...

Terminons sur une note d'espoir, la jeunesse est vraiment belle parce qu'ils ont su se réinventer, rire quand même, personnellement c'est la mauvaise humeur ambiante des « gens de mon âge » qui me crispe, une fois que j'entre en classe, je prends une bouffée d'air frais parce qu'ils relativisent... Ils n'ont jamais trop connu Annie Cordy autrement que comme un nom de tunnel ou de polémique débile, mais ils sentent que « ça ira mieux demain » !



Camarade ! est un journal d'actualité et de réflexion syndicale par et pour les jeunes syndicalistes, édité par les Jeunes FGTB.

Notre objectif : traiter de l'actualité syndicale d'un point de vue jeune, mais aussi de proposer des réflexions sur le syndicalisme, le capitalisme, l'antifascisme, le sexisme, le racisme, l'écologie et bien d'autres thématiques.

Camarade !, ce n'est pas seulement un journal papier, c'est aussi un WebMédia qui proposera du contenu entre chaque numéro.

CAMARADE !

Camarade ! est ouvert aux publications extérieures. Envie de participer ? N'hésite pas à soumettre ta contribution (qu'elle soit une analyse politique, un travail artistique ou autre) au Comité de rédaction du journal.

communicationjeunes@jeunes-fgtb.be



Secrétariat général des Jeunes FGTB

Rue Haute, 42 – 1000 Bruxelles
02/506 83 92
jeunes@jeunes-fgtb.be

Bruxelles

Rue de Suède, 45 – 1060 Bruxelles
02/552.03.63
jeunes.Bruxelles@fgtb.be

Brabant Wallon

Rue du Géant, 4 Boite 2 – 1400 Nivelles
067/21 63 73
brabant-wallon@jeunes-fgtb.be

Centre

Rue H. Aubry, 23 – 7100 Haine-St-Paul
064/23 61 19
centre@jeunes-fgtb.be

Charleroi

Boulevard Devreux, 36-38 – 6000 Charleroi
071/64 12 16
nadia.verley@fgtb.be

Liège

Place St Paul, 9/11 – 4000 Liège
08/009 00 45
jeunes.liege@fgtb.be

Luxembourg

Rue des Martyrs, 80 – 6700 Arlon
063/24.22.59
fgtb-luxembourg@fgtb.be

Mons-Borinage

Rue Lamir 18-20 – 7000 Mons
065/32.38.83
mons@jeunes-fgtb.be

Namur

Rue St Nicolas 84, 5000 Namur
081/64 99 56
namur@jeunes-fgtb.be

Verviers

Pont aux Lions 23, Galerie des
Deux Places – 4800 Verviers
087/63 96 54
verviers@jeunes-fgtb.be

Wallonie-Picarde

Rue du Crampon, 12A – 7500 Tournai
069/88 18 04
tournai@jeunes-fgtb.be

